

843 E 168
B. B6
V. 2
1906



BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

OUTRE-MER

VII

CEUX D'EN BAS

II. — FERMIERS ET COWBOYS

Pour calculer avec plus d'exactitude la force révolutionnaire du socialisme international aux Etats-Unis, il faudrait savoir de quel côté tournerait, en cas d'un conflit décisif, l'immense population agricole de l'Ouest: — ces fermiers, qui produisent du blé, de quoi nourrir toute l'Amérique et toute l'Europe, ces éleveurs qui alimentent d'un si continuel afflux de bêtes les gigantesques abattoirs de Chicago. Ici, l'élément étranger se retrouve bien, mais profondément enveloppé, pénétré, corrigé par l'élément national. Quand un Américain de l'Est va dans l'Ouest, c'est rarement pour se faire ouvrier. Il préfère courir les chances de fortune plus rapide et d'indépendance que comporte la culture de la terre si fertile, l'élevage des chevaux si productif (1), et aussi la recherche de

(1) Les moyennes de naissances, qui ne dépassent pas 50 p. 100 à l'état de civilisation atteignent 70. 80 et 90 p. 100 sur la

l'or. Il se fait fermier, *cowboy*, ou mineur. Ainsi s'explique cet abandonnement, dont j'ai déjà parlé, des petites maisons rurales de la New-England. Mais s'il est malaisé de deviner la pensée vraie d'un ouvrier, même quand on connaît le programme des associations desquelles il relève, les journaux qu'il lit, les discours qu'il tient et qu'il écoute, les chefs dont il subit l'influence, combien plus impossible encore est-il de pénétrer l'âme du chercheur d'or à son *placer*, du cavalier à son bivouac, du fermier surtout avec sa vie toute locale, ses longues méditations, l'obscurité presque végétative de sa propre conscience? C'est ce dernier qu'il faudrait à tout prix connaître, car il constitue le fond même de cette immense population. Par quels procédés d'enquête? On sait que sa destinée est dure, qu'elle est épuisante et meurtrière. Les voyageurs qui ont suivi le laboureur du Khansas, du Missouri ou du Iowa dans son *log-house*, s'accordent à le peindre comme un des plus éprouvés parmi les éprouvés de ce dur Nouveau-Monde... Ce *log-house*, cette petite maison qu'il s'est construite en poutres mal équarries, se dresse dans un des coins de la prairie, solitaire domaine qu'un torride soleil brûle en été, que la neige arrose en hiver. Le principal ornement de la salle d'en bas est une gravure représentant la mort de Lincoln, — dernier épisode d'une existence commencée de même, et qui est allée, suivant le

prairie. (Chiffres communiqués par M. Ausias-Turenne, directeur du haras national à Montréal.)

jeu de mots populaire, *from the log-house to the White House*, d'une mesure pareille jusqu'au petit palais blanc de Washington, à travers tant d'âpres efforts, de lutttes continues, d'amertumes toujours renouvelées! Le fermier, lui, ne nourrit pas cette ambition, même pour ses fils. Il voudrait vivre « et que la terre payât ». Il s'use à cet effort et sa femme y meurt. Longtemps la courageuse créature a tu les battements qui lui déchiraient le cœur quand elle montait dans la chambre d'en haut, par les froids matins, le craquement de ses jointures quand elle soulevait quelque fardeau, les fièvres frissonnantes de ses insomnies (1). Le médecin habite à plusieurs milles, et chaque visite coûte de cinq à dix dollars. La femme s'acharne, essayant d'empiriques remèdes recommandés par le journal, prenant conseil des voisins, cachant surtout ces misères à son homme, jusqu'à ce qu'elle tombe et qu'elle s'en aille, le laissant seul avec les enfants sur le petit domaine couvert d'hypothèques. Et pourtant ces fermiers qui peignent dans ces dures conditions, ont-ils une fois l'occasion de manifester leurs sentiments intimes, ils apparaissent comme aussi sages, comme aussi respectueux des droits d'autrui que les grévistes de l'Illinois ou de Californie étaient insensés et féroces. La grande association par laquelle ils défendent leurs communs intérêts, *the Grange*, s'est toujours tenue soigneusement en dehors des mou-

(1) Le *Scribner's Magazine* de mars 94 a donné un tableau saisissant de cette existence : « *The Farmer in the North.* »

vements politiques. Elle prétend, et son nom l'indique, être au service, non pas seulement des ouvriers de la classe agricole, mais de la classe tout entière : « *the Grange, or the patrons of husbandry*, — la Grange, ou les *patrons* de la culture. » Pour tout dire d'un mot, elle a mérité que, dans un livre déjà cité, les Aveling écrivissent sur elle cette phrase significative : « *It may in time become leavened with the leaven of the general working-class movement ; but as it is at present constituted, the Grange is more likely to be a hindrance to that general movement than a help...* — Il se peut qu'un jour ou l'autre cette société de *la Grange* soit soulevée par le levain qui remue toute la classe ouvrière. Constituée comme elle est aujourd'hui, elle doit probablement nous être un obstacle plutôt qu'une aide... » Que conclure sinon que la terre a une fois de plus accompli là son œuvre de moralisation ? Elle a enseigné à l'homme la grande, l'unique vertu, en lui apprenant à *s'accepter*, comme il accepte l'ordre des mois, la poussée lente des moissons, la pluie, la neige, le vent, le soleil, l'apparente et nécessaire iniquité des saisons.

Un trait de ces fermiers de l'Ouest se démêle au premier contact, c'est une soif, un appétit, presque une fièvre de connaître, une intense, une violente passion pour les choses de l'intelligence, qui explique comment tant d'hommes remarquables des Etats-Unis sont des fils d'agriculteurs. C'est là une nuance de caractère si complè-

tement inattendue chez ces rudes hommes, que l'on n'y croit pas d'abord, quand les Américains vous l'affirment, ceux-ci pour s'en plaindre, ceux-là pour l'admirer. Les premiers déplorent cet excès de sérieux dans les mœurs nationales, qui aboutit, prétendent-ils, à un excès constant de travail, à une incapacité absolue de jouir de quoi que ce soit, *to enjoy himself*. Les autres y voient le présage de cette souveraineté dans la civilisation, rêve secret de tous les Yankees de vieille souche. Qu'on en tire une conclusion ou bien une autre, la remarque est exacte. J'ai pu m'en convaincre, non pas une fois, mais vingt, mais trente, rien qu'à étudier la foule qui se pressait, à Chicago, autour de ces bâtiments de l'Exposition, aujourd'hui brûlés. — La démolition en eût été trop lente ! — Ils étaient, quand je les visitai, dans la splendeur de leur peinture blanche et de leur gloire passagère. Avec leurs chapiteaux copiés de Rome et d'Athènes, leurs dômes sveltes, le chaotique mélange de leurs architectures combinées, ils donnaient l'idée d'une cité de rêve, d'une ville de vision apparue soudain sur le bord de ce lac, vaste comme une mer, dont l'eau glauque et vivante se soulevait dans l'entre-colonnement d'un gigantesque portique. Oui, c'était vraiment un décor de gloire, par les beaux jours du commencement de l'automne, et comme dressé à souhait pour le divertissement de cet immense peuple de travailleurs, appelé à ce rendez-vous de joie et de repos. Mais non. Cette cohue dispersée dans ces allées et sur

ces pelouses était surtout saisissante pour un Parisien, par l'absence totale de cette joie et de ce repos. Ces gens n'étaient ni distraits ni gais. Ils allaient, regardant l'intérieur et l'extérieur de cette Exposition, avec une espèce d'avidité stupéfiée, comme s'ils se fussent promenés au milieu d'une colossale leçon de choses. « Je ne me soucie pas de voir des gens, je vois assez de gens chez nous. Je suis venu voir ce que l'on fait dans le monde... (1). » Cette phrase, entendue et rapportée par un chroniqueur de cette étrange fête, tous les promeneurs la prononçaient mentalement. Ils étaient, pour la plupart, des fermiers justement, venus des quatre coins de cette immense plaine qui s'étend du Montana au Kentucky et de l'Arizona au Wisconsin. Vers deux heures, assis par terre autour du bâtiment de leur Etat, ils mangeaient lentement, avec leur famille, quelque morceau de viande froide, pris dans une boîte en bois blanc. Les étoffes plus rudes de leurs habits, leurs teints hâlés, cette façon même de déjeuner sans table et avec l'aisance de gens habitués à prendre leurs repas en plein air, entre deux séances de travail, tout en eux révélait les indélébiles habitudes de l'existence rurale. Ce lunch fini, ils recommençaient indéfiniment, infatigablement leur course, non pas de plaisir, mais d'instruction, mais d'application. Combien j'en ai suivi ainsi, de ces rustiques visi-

(1) « I kin see folks to home. I came to see what's made in the world... »

(Scribner's, mars 1894.)

teurs qui allaient du hall des mines à celui de l'électricité, ou du bâtiment de la transportation à celui des femmes, attentifs, patients, obscurément réfléchis, et ils me semblaient moins intéressés encore par les machines, par la prodigalité de l'invention matérielle et positive que par les étalages plus scientifiques, plus inutiles, plus voisins de la grande spéculation abstraite. Je revois, en écrivant ces notes, trois de ces personnages, — un père et ses deux fils, — immobiles indéfiniment dans un coin du musée d'anthropologie. Ils regardaient le colossal mammoth, l'énorme éléphant velu d'avant le déluge, copié sur celui de Saint-Petersbourg. Tout autour d'eux surgissaient des formes d'animaux et d'hommes qui ont habité autrefois l'Amérique, — races disparues ou qui vont disparaître : des élans et des caribous, des bisons et des ours gris, des Sioux et des Apaches dans leurs campements, des *cliff dwellers*, ces Troglodytes du grand Cañon du Colorado. Le fermier et ses deux fils n'y prenaient pas garde, absorbés par le colosse, dont l'un des garçons racontait l'histoire au père. Ce dernier écoutait l'enfant de dix-sept ans, sans perdre des yeux la formidable bête, le silencieux géant aux longues défenses recourbées. Sentait-il la beauté de ce roi antique de la création, si haut, si leste, si simple, première réussite de la nature, trop évidemment supérieur aux informes ébauches des monstres, ses contemporains : — le Plésiosaure, l'Ichtyosaure, le Mégathérion? Que disait au

pensif colon ce témoin des siècles lointains, ce passant des forêts de fougères géantes? Le fils s'était tu, et les trois hommes restaient là, sans plus échanger un mot. La grave physionomie du père ignorant, les physionomies presque aussi graves des deux jeunes garçons plus instruits se tendaient dans une égale expression de curiosité insatiable. Eprouvaient-ils, à l'état rudimentaire, cette stupeur devant l'énigme du monde, moins étrangère aux âmes primitives que ne l'imagine notre orgueil, puisqu'elles ont créé les mythes, la poésie des légendes, et, pour tout dire d'un mot, les religions? Se demandaient-ils pourquoi ce rythme éternel de création et de destruction qui nous emportera nous-mêmes, après avoir emporté d'innombrables espèces? Pourquoi ce monde avant le nôtre, ces prises, ces reprises de cette nature, s'essayant, s'acharnant comme un artiste jamais satisfait, à des recommencements où la puissance indéfinie de produire alterne sans cesse avec l'impuissance à conserver? L'homme lui-même est-il le terme de cette évolution? Il y plonge par toutes ses racines, il en est si distinct par les plus hautes parties de son être! L'idée, la parole, le problème moral, quel abîme sépare ces choses des autres! Le simple étonnement de la pensée la plus incertaine devant le mystère du sort, quel miracle! Quelle nouveauté dans cet univers des instincts aveugles et des nécessités inconscientes! Jamais cet élément gigantesque, le souverain dépossédé aujourd'hui de notre planète, a-t-il regardé une

autre créature du regard intellectuel dont l'enveloppaient ce fermier et ses fils?... Ils recommencèrent de causer, sans quitter des yeux l'admirable animal, et je pus entendre au passage qu'ils parlaient de la Bible et qu'ils prononçaient le nom de Noah. Il existe donc même aujourd'hui, ce *squatter*, pareil à ceux d'il y a cent ans, qui s'enfoncent dans la Prairie avec le vieux Livre cher aux Puritains pour compagnon de sa solitude, de son travail et de sa rêverie.

Il était dit que je retrouverais une autre fois les visages sérieux de ce père et de ses deux fils, et que je recueillerais, ce même jour, des documents sur la vie de l'Ouest, bien inattendus et plus significatifs encore. Ces vastes foires, qui s'appellent du titre pompeux d'Expositions Universelles, et dont le succès apparent aboutit en général à l'appauvrissement et à la dépravation des villes où elles se tiennent, ont du moins un avantage : elles provoquent de ces rencontres partout ailleurs impossibles, naturelles là, dans ces étonnantes Babels d'individus de toute provenance. Aussi raconterai-je simplement l'une et l'autre de ces rencontres, sans essayer d'atténuer leur caractère de pur hasard, d'autant plus que ce me sera une occasion de crayonner, comme dans la marge de ce journal de voyage, le croquis du spectacle le plus singulier que j'aie vu en Amérique : une

séance du Parlement des Religions, car c'est là que je rencontraï à nouveau les trois fermiers. Ce Parlement se tenait dans une des salles de l'*Art Institute*, lequel se dresse lui-même, comme il convient au Musée de Chicago, à deux pas d'une gare et d'un port. J'étais venu là, au matin, tout remué par l'attente d'une impression profonde et pieuse. Somme toute, j'ai bien reçu cette impression, mais uniquement par le public, par la foule des gens humbles, visiblement des travailleurs, qui se seraient sur les bancs et sur les chaises dans le vaste hémicycle. Avec quelle touchante attention ils écoutaient, prêts à accepter la bonne parole, — toute bonne parole! Et avec quelle surprise je reconnus moi-même, aussitôt assis, et à dix chaises de la mienne, les trois personnages qui m'avaient tant intéressé par leur façon de contempler le monstre antédiluvien! J'eus une certaine vanité d'observateur à constater que je ne m'étais pas trompé en diagnostiquant chez eux le souci des choses religieuses. Leurs rudes et simples physiologies traduisaient la même absorption d'esprit. Au dehors, on entendait des cloches de locomotive tinter, des trains passer, des sirènes de bateaux à vapeur siffler. Pas un des quinze cents auditeurs réunis dans cette salle ne remarquait l'étrangeté de ces bruits à la porte de ce palais, et aucun n'apparaissait percevoir davantage l'étonnant contraste qu'il y avait entre la ferveur si vraie, si simple, si recueillie du public, et les tréteaux du fond, où l'on eût dit qu'il se jouait une scène de théâtre,

une espèce de parade sacrée, — si le mot n'était pas malgré tout trop injuste, — en face d'un gigantesque appareil de photographie installé de l'autre côté de la salle.

Ce fut en effet, en dépit de ma bonne volonté, cette première sensation qui s'imposa à moi aussitôt que, de la foule, je détournai les yeux vers cette estrade où se tenaient les orateurs. En lisant le compte rendu des discours prononcés depuis le commencement de la session, j'ai reconnu que j'avais été, sur le moment, trop frappé de détails purement extérieurs. Mais quel passant, entré là en simple curieux, ne l'eût été comme moi?... Trente personnes siégeaient là par ce matin, l'un des derniers de cette session : un Japonais, d'abord, en paletot mastic, mufle de chien avec des lunettes sur son nez aplati, des moustaches noires sur une peau luisante et jaune. Il coupait des brochures activement et sans écouter, tandis qu'auprès de lui, un Indien vêtu de blanc, avec des yeux très doux et très bruns, dans un teint basané jusqu'à en être brûlé, souriait vaguement à des visions d'un demi-sommeil. Un Chinois, en robe bleue, le torse pris dans une veste de soie violette, coiffé d'une calotte noire à bouton rose, tournait de tous côtés une petite face chafouine, pâle et maigre, le nez pas très droit. Un archevêque Grec se carrait, superbe, sa longue barbe brune étalée sur une robe grise, presque havane. Par-dessus, il drapait une toge noire, et l'or de la chaîne où pendait sa croix pastorale brillait entre les deux étoffes. Il tenait à la

main une longue canne à pommeau d'argent, et ses prunelles impassibles de magicien brillèrent dans un large visage d'une chaude pâleur mate à la Léonard de Vinci, que surmontait une haute toque de professeur. A côté de lui était assis un de ses prêtres, un pappas aux longs cheveux mal tenus, à la barbe inculte, au masque fin, sensuel et ironique. Un autre Indien venait ensuite, de vingt ans peut-être, glorieux de jeunesse et d'ardeur, avec une robe violemment rouge et un turban violemment jaune; et c'était, autour de ces Orientaux, une rangée de pasteurs Anglais, rasés et rosés, des faces d'Allemands, toutes barbues, avec des yeux aigus sous des lunettes d'exégètes. Un personnage de physionomie Française, au profil délicat, mais mince et usé, croisait ses jambes, montrant des pieds élégamment chaussés de souliers vernis et de guêtres blanches en coutil. Deux femmes se tenaient dans un coin : une grisonnante de cinquante ans, avec un air abstrait et modeste d'ititutrice pauvre; l'autre, jeune et belle, très brune, la joue bistrée sous le fard, portait sur ses épaules un châle de soie mêlé de nuances éclatantes. De larges anneaux d'or tintaient à ses poignets. Et, pour achever en vulgarité ce que cette exhibition composite avait de presque forain, un homme de quarante-cinq ans, gros et familier, étalé sur le devant, se fourrageait le nez avec les doigts, pendant qu'un *chairman*, à voix de barnum, se levait, entre deux mesures d'orgue, pour donner la parole aux orateurs, avec des boniments d'impresario.

Oui, j'avais tort de voir ainsi par le menu les trivialités de réalisation d'une grande idée, et mes fermiers de l'Ouest avaient raison comme les autres assistants de voir, eux, cette idée en dehors et au travers de ces trivialités. A un moment ils penchèrent leurs trois têtes en avant avec plus d'attention. Un orateur venait de se lever, un pasteur célèbre de l'Eglise Anglicane. C'était un petit homme d'environ cinquante ans, très maigre et très sanguin. Le noir de sa redingote sans revers et le blanc de son col tout droit, sans cravate, rendaient plus rouge le pourpre de son teint. Il commence d'une voix basse que l'on entend à peine. Par un geste monotone et comme automatique, il élève et il abaisse son bras tour à tour, — infatigablement. A mesure qu'il parle, il s'échauffe; son corps se tend, son pied frappe la terre, son teint s'empourpre davantage, sa voix se creuse. Pour moi aussi, les cocasseries de l'estrade s'évanouissent. Voici la passion et l'éloquence religieuses, cette ferveur de conscience qui a créé le protestantisme avec ses innombrables sectes. Quand les mots : *Church of England*, — l'Eglise d'Angleterre, — passent dans son discours, l'être entier de l'orateur frémit d'une inspiration intime. On l'entend, on le voit vibrer jusqu'à l'extrémité de ses pieds sur lesquels il se dressa : — « Non ! » s'écrie-t-il à un moment, « ce n'est pas la nation Anglaise qui a fait l'Eglise d'Angleterre, c'est l'Eglise d'Angleterre qui a fait la nation Anglaise. » Cette phrase, jetée avec une affirmation forcenée,

répond sans doute chez les assistants à une idée préalable, à cette conviction que la vie nationale emprunte sa force à la vie religieuse, car elle déchaîne une tempête d'applaudissements. Je me tourne du côté du père et de ses deux fils. Je les vois battre des mains, — de leurs énormes mains, qui auraient sans aucun doute, voici deux cent cinquante ans, appaui de même le Lord Protecteur, et, il y a trente ans, Lincoln, quand il jetait au peuple des Etats-Unis cette phrase étrange, annonçant que la guerre durerait : « *until every drop of blood drawn with the lash, shall be paid by another drawn with the sword...* Jusqu'à ce que chaque goutte de sang versée sous le fouet ait été payée par une autre versée sous le fouet. » Tragique vision des justices divines, émanée directement de la Bible ! Ces hommes au visage si concentré la subissent sans aucun doute. Elle seule explique la sorte d'application anxieuse et sérieuse qu'ils avaient l'autre jour, au souvenir du déluge, et qu'ils ont aujourd'hui devant les représentants de leur foi. S'ils sont beaucoup à sentir ainsi, les athées du socialisme peuvent conquérir les villes, ils n'auront jamais de prise sur les campagnes de l'Ouest.

Ma curiosité à l'égard de ces trois hommes était si vive que je les aurais, je crois, suivis pour essayer de les aborder, si moi-même, au moment où tout le monde se levait au son de l'orgue, une main ne m'avait saisi par le bras au passage. Je me retourne. J'avais en face de moi un des grands

médecins de Paris. J'aurais pensé, si l'on m'avait prononcé son nom, qu'il était partout, sauf à Chicago : dans son appartement somptueux du boulevard Haussmann, dans sa salle de clinique à l'hôpital Lariboisière, dans son laboratoire de la Faculté. Le prétexte officiel d'un congrès d'hygiène l'avait décidé à franchir l'Atlantique, afin de regarder des yeux de sa tête cette civilisation Américaine, l'objet chez nous de tant de commentaires fantaisistes. Il m'explique son voyage en deux mots, et il me présente un grand garçon de trente-cinq ans peut-être, un Français aussi, qui l'accompagnait, et que je pris, à son maigre visage rasé, à sa tenue un peu raide, à la décision de son regard, pour un officier en civil. Je n'avais pas fait cinq cents pas avec mes deux compatriotes, que j'étais intéressé par ce jeune homme, au point de ne plus regretter le contretemps qui m'avait fait perdre de vue mes amis du musée d'anthropologie et du Parlement des Religions. Je venais d'apprendre du docteur que j'avais justement devant moi un de ces audacieux aventuriers de l'Ouest, comme je désirais tant en rencontrer un depuis quelques semaines. — Je désignerai ce jeune homme sous un nom qui respecte sa volonté d'anonymat. Je l'appellerai M. Barrin-Condé, petite discrétion qui n'enlèvera rien de leur valeur documentaire aux pages suivantes, non plus que les quelques touches d'inexactitude volontairement données pour la même cause à trois ou quatre détails d'un ordre trop personnel. — Donc M. Bar-

rin-Condé avait quitté la France quatorze ans auparavant, pour venir fonder un *ranch* dans les Montagnes Rocheuses. Il y avait vécu huit années consécutives. Le hasard d'une fugue de carnaval l'ayant, au cours de cet exil, conduit à Toronto dans le Canada, il y avait rencontré une jeune fille dont il s'était épris. Pour l'épouser, il avait changé sa vie, liquidé son exploitation du Nord Dakota, et pris racine dans la ville de sa fiancée, maintenant sa femme. Il y avait fondé une compagnie de bateaux à vapeur, qu'il administrait avec la même supériorité de bon sens et d'énergie qu'autrefois son ranch, et qui accaparait déjà la majeure partie du trafic des grands lacs. Il est si rare et il est si doux de rencontrer à l'étranger un Français en qui survive un esprit d'entreprise égal à celui des Anglo-Saxons, on aime tant à se convaincre, par cette présence, que notre race a gardé les mêmes qualités d'en-avant qui firent d'elle jadis la grande conquérante, enfin, causer d'un pays avec un homme qui en a vu les dessous par lui-même, est d'un intérêt si puissant ! Bref, je ne quittai pas le docteur et son compagnon de tout le jour. Je ne pouvais me lasser d'interroger ce dernier sur sa vie à *Fer de Lance*, — ainsi s'appelait son ranch, à cause du signe dont étaient marqués les chevaux, — sur les gens avec lesquels il y vivait, sur leurs mœurs, sur leurs idées, sur ses idées à lui. Il me répondait tranquillement, simplement, avec cette justesse du mot propre aux hommes d'action. Il y avait dans le « quant à soi »

de ses manières quelque chose de la dignité un peu sauvage que Cooper a donnée à son Bas-de-Cuir. Mais c'était un Bas-de-Cuir au courant de notre littérature, ayant gardé à travers sa rude existence un souci de ne pas déchoir d'intelligence. Je me souviens que nous terminâmes cette journée, qui n'avait été de ma part qu'une longue interrogation, et de sa part qu'une longue réponse, par une séance à l'orchestre d'un des grands théâtres de Chicago. Pour que cet emploi de soirée fût en parfait contraste avec celui de ma matinée, le hasard voulut que nous assistâmes à *Tartufe*, donné par Coquelin et par sa troupe. J'avais été fier de mon pays en causant avec M. Barrin-Condé, je le fus de nouveau en voyant cette admirable pièce jouée comme elle fut jouée, — quoique devant une salle à moitié pleine, et quels spectateurs ! Presque tous suivaient la comédie dans la traduction, et à la même seconde on entendait les feuillets de la brochure se tourner tous à la fois. Qu'importait à Coquelin ? Le grand artiste paraissait ignorer qu'il existât même un public. Visiblement il jouait pour lui-même, avec le scrupuleux souci de son art qu'il eût déployé sur la scène de la rue de Richelieu et à ses débuts. Il étudiait, il s'étudiait. Il s'appliquait à serrer de plus près encore l'anatomie morale de son personnage, et, dans ce Chicago de toutes les outrances, de toutes les improvisations, *Tartufe* apparaissait plus beau que jamais, par la simplicité forte et juste, par ce génie de mesure et de finesse qui se